

Transmettre la syphilis — partager l'objectivité

Fleck, L. (2005 [1934]). **Genèse et développement d'un fait scientifique**
(traduit par Nathalie Jas -préface de Ilana Löwy, postface de Bruno Latour).
Paris: Les Belles Lettres.
Bruno Latour

Quel livre étonnant ! C'est un peu comme Moby Dick : il fait irruption de temps à autre, à des décennies d'intervalle, puis disparaît sans bruit avant d'émerger soudain, frais, écumant, couvert de coquillages, dangereux par sa nouveauté, tout à fait capable, comme la célèbre baleine blanche, de faire sombrer plus d'un vaisseau chargé d'historiens des sciences, d'un grand coup de sa tête obstinée. Il ne lui manque même pas son Achab en la personne de Thomas Kuhn, qui a toujours voulu le domestiquer mais sans jamais y parvenir. Depuis sa publication en anglais il y a près de trente ans, on a voulu, le réenterrer dignement en faisant de ce livre un simple précurseur de l'histoire sociale des sciences : Ludwig Fleck aurait entrevu en allemand et de façon confuse, ce que d'autres plus tard, auraient perçu de façon claire et en anglais. Le « collectif de pensée » ne serait qu'une préfiguration maladroite du célèbrissime « paradigme ». Rien ne serait plus injuste. Loin d'être un précurseur dépassé, Fleck reste un pionnier très en avance encore sur l'état de nos connaissances. La version française —tour de force de la traductrice—, soixante sept ans après sa (dis)parition, va peut être permettre de lui rendre enfin justice dans un contexte social et intellectuel fort différent de celui qui accueillit sa réapparition en Amérique.

A la veille de la guerre, en 1934, l'auteur, médecin à Lwow en Pologne, immunologiste de quelque renom, inaugure dans ce livre rédigé en allemand, ce qu'on appelle aujourd'hui la sociologie ou l'histoire sociale des sciences. Après s'être fièrement exclamé : « *Les théories de la connaissance n'ont aucune raison d'être* » (p. 25), il entreprend d'élaborer toute une théorie de la connaissance à partir du cas merveilleusement complexe de l'histoire de la syphilis et, plus particulièrement, du test sérologique découvert, ou inventé ? par Wassermann, ou par ses successeurs ? —c'est là toute la question.

A première vue, voici un assez beau cas de contradiction : Fleck, qui n'hésite pas à écrire : « *Une sorte de peur superstitieuse empêche d'attribuer à un collectif de pensée ce qu'il y a de plus intime dans la personnalité humaine, la capacité de penser* » (p.85), ou encore : « *Les trois quarts au moins, la totalité peut-être, du contenu de la science sont conditionnés et peuvent être expliqués par l'histoire de la pensée, la psychologie et la sociologie de la pensée* » (p.44), semble tout à fait isolé lorsqu'il crée, de toutes pièces, ce qui est devenu maintenant un vaste domaine de recherches. Quel paradoxe que de voir l'inventeur de la notion de collectif de pensée, s'infliger à lui-même un tel démenti ! Ses innovations prouvent assez qu'on peut briser, par son génie propre, l'emprise délétère d'un cadre de pensée collectif...

En fait, le malentendu est total sur le sens du mot « collectif », et il mène au

cœur des enjeux les plus actuels de la sociologie et de la philosophie des sciences.

Pourtant, il semble bien que Fleck ait bien offert le premier une explication sociale des sciences. Il aurait fait pour les savants ce que Levy-Bruhl proposait à l'époque pour la mentalité primitive, étendant simplement au rationnel ce que les sociologues du temps —dont il se moque gentiment (p.87)— n'osaient pratiquer qu'au dépend des seules pensées archaïques ou irrationnelles.

L'argument ne manque pas de poids. Fleck développe en effet un programme de recherche qui ressemble à s'y méprendre au « programme fort » mis au point, quarante ans plus tard, par David Bloor, Barry Barnes, Harry Collins, Steve Shapin et bien d'autres : « *L'acte cognitif est l'activité humaine qui est la plus conditionnée qui soit par le social, et la connaissance est tout simplement une création sociale* », écrit-il, par exemple, p. 78. On retrouve dans les deux programmes l'attention portée à la pratique —y compris la pratique théorique— au lieu de la liaison des concepts entre eux (« *Je n'accepte pas l'opinion selon laquelle le seul travail de la théorie de la connaissance, ou en tous cas son travail le plus important, serait l'examen de la capacité des concepts à former des systèmes ou des connexions que ces concepts entretiennent* » p.47); on y retrouve également l'intérêt pour la science en train de se faire par opposition aux savoirs enseignés; le refus du point de vue rétrospectif en histoire qui force toujours à ridiculiser les anciens systèmes de pensée ; l'anti-empirisme appuyé par la description fine des difficultés indéfinies de l'expérience (« *Si l'on comprend par 'fait' quelque chose de fixe, de prouvé, alors on ne trouve de fait que dans la science des manuels* » p 217) ; le rejet d'une analyse seulement logique des catégories de pensée pour la raison simple, écrit-il, que « *de tout temps le savoir a été, du point de vue de tous ceux qui le partagent, systématique, démontrable, applicable, évident. Tout système étranger était selon eux contradictoire, non démontré, inapplicable, fantastique ou mystique* » (p. 47). On y trouve même le principe de symétrie —qu'il appelle « méthode comparative »— qui rejette comme inopérante la distinction entre le vrai et le faux, laquelle n'est que les résultat et non la cause de l'incorporation progressive des faits dans le cours ordinaire des pensées. Pour cette raison on y frôle un relativisme (entendu au sens banal du terme) qui peut faire frémir, par exemple lorsque Fleck affirme : « *Il n'existe ni liberté vis-à-vis des émotions en tant que telle ni rationalité pure en tant que telle —comment pourrions nous seulement les constater? Il n'existe que des harmonies ou des différences d'émotions*» (p. 91). Autrement dit, le rationnel n'est qu'un état stabilisé de l'irrationnel, un « *point fixe* » (p.162) une « *habitude de pensée* » (p.77) pour reprendre ses formules. Pour les lecteurs français, habitués à l'épistémologie de Bachelard ou de Canguilhem dont tout le travail consiste à extraire la rationalité cachée dans les méandres de l'histoire sociale des sciences pour mieux faire ressortir la différence totale entre le rationnel et l'irrationnel, entre la science et l'idéologie, Fleck semble avoir les mêmes défauts que cette explication sociale des sciences qu'ils ont tant combattue. Qu'il soit le précurseur de cette aberration relativiste ne peut qu'ajouter à ses défauts : vraiment, il n'y a pas de quoi se vanter de l'avoir inventée...

Pourtant, si certaines expressions peuvent prêter à confusion, l'atmosphère du livre qu'on va lire, l'éloigne complètement de la sociologie ou de l'histoire

sociale des sciences « à l'anglaise ». Il y a d'abord la situation même de l'auteur. Fleck n'est en rien l'héritier de la tradition marxiste et critique si essentielle pour la formation de l'histoire sociale. Médecin du ghetto de Lwow pendant la guerre, forcé par les nazis à travailler sur un vaccin contre le typhus, déporté à Auschwitz, émigré après la guerre en Israël, passionné autant par la recherche en science que sur les sciences, praticien engagé autant que méticuleux, l'auteur se prête plutôt mal à l'accusation de « relativiste » qui sert d'habitude à clore toute discussion sur « l'influence du contexte social » sur la science. Non seulement il sait de quoi il parle, mais rien dans sa démarche ne se prête à une critique du caractère assuré, indubitable, indiscutable des résultats de la recherche biologique. C'est là toute la nouveauté de son livre — nouveauté plus frappante encore après bientôt trois quarts de siècle : jamais le social n'y apparaît comme ce qui annule, limite, flétrit, rabaisse la qualité des résultats, mais au contraire, toujours comme ce qui l'autorise, le permet, le rend possible, l'assure. C'est là tout le malentendu sur la notion clef de « collectif de pensée ». Loin d'être le précurseur de l'explication sociale des sciences, Fleck invente en tâtonnant, ce qu'on pourrait appeler un *empirisme collectif*.

Comme le point est central et qu'il a été massacré par ceux qui ont fait de Fleck un simple « précurseur », il ne me paraît pas inutile de le signaler au lecteur pour compliquer quelque peu sa lecture.

Pourquoi serait-il indispensable de parler de collectif en science ? Parce qu'il existerait toujours un contexte social préformé *en plus* du strict cadre cognitif et des données objectives ? Telle serait la position d'un Pierre Bourdieu, par exemple, limitant l'explication sociale au « contexte », laissant le contenu aux savants eux-mêmes. A l'inverse, Fleck s'intéresse très peu au contexte social (une seule note de trois lignes sur la guerre mondiale !) : c'est pour expliquer le contenu et pas le contenant des sciences qu'il a besoin du terme « collectif de pensée » — le mot le dit avec toute la précision voulue. « Une théorie de la connaissance ne doit pas considérer l'acte cognitif comme une relation binaire entre le sujet et l'objet, entre celui qui connaît et ce qui est à connaître. Parce qu'il est un facteur fondamental de toute nouvelle connaissance, l'état du savoir du moment doit être le troisième terme de cette relation » (p. 72-73). Nous sommes tellement intoxiqués par le sociologisme, que nous ne pouvons nous empêcher de lire une telle phrase comme l'irruption d'une contrainte, d'un biais, d'une œillère qui *empêcherait* le sujet de percevoir *directement* l'objet. Si seulement il n'y avait pas de société, comme nous saurions davantage et surtout plus rapidement ! Mais hélas, qu'y faire, nous ne sommes que de pauvres humains, plongés dans le monde social, aveuglés par ses catégories...

Or, ce n'est pas du tout la leçon que tire Fleck : « Si nous définissons un collectif de pensée comme la communauté des personnes, qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement, alors nous tenons en lui le vecteur du développement historique d'un domaine de pensée, d'un état du savoir déterminé et d'un état de la culture, c'est-à-dire d'un style de pensée particulier. C'est ainsi que le collectif de pensée apporte l'élément manquant de la relation cherchée. » (p.74). Renversant toute la tradition sociologique — en tous cas celle de Durkheim à Bourdieu en passant par Bloor —, Fleck fait du collectif « l'élément manquant » qui *assure* la qualité des résultats. Le collectif n'entre

pas en scène comme ce qui vient biaiser les données immédiates des sens, mais comme ce qui permet, au contraire, de les authentifier. Dans la phrase suivante : « *Le sens et le caractère véridique de la connaissance produite par Schaudinn [l'un des découvreurs du spirochète responsable de la syphilis] reposent donc dans la communauté de personnes qui, en interagissant intellectuellement et en ayant un passé intellectuel commun, ont rendu son acte possible, puis qui l'ont accepté* » (p. 75-76), c'est l'adjectif « véridique » qui compte ainsi que l'expression « rendu possible ».

Au lieu de mettre le monde social au débit et les faits empiriques au crédit de la connaissance objective, Fleck élabore une comptabilité tout à fait différente en mettant au crédit ce qu'il appelle les « liens actifs » et au débit les « liens passifs » : le collectif est toujours présent, toujours nécessaire, mais la nuance que l'on va d'habitude chercher dans « la » différence entre rationnel et irrationnel, se trouve dans « les » différences entre activités et passivités, « *comme s'il [le chercheur] était conscient que seule la circulation de la pensée à l'intérieur du collectif pouvait faire émerger la certitude des incertitudes précautionneuses* » (p. 207). Oui, c'est bien de certitude qu'il s'agit. Jamais il ne viendrait à l'esprit de Fleck de brandir le collectif pour réduire ou rabaisser l'activité scientifique.

D'où la prolifération de termes qui échappent tout à fait à l'explication sociale des sciences : tissu, nuage, entrelacs, intrication, circulation, tâtonnement, zigzag, savoir vivre, lignes de développement, style et même réseau (« *Un réseau en constante fluctuation que l'on nomme réalité ou vérité* » p.2). Alors que les termes utilisés par la sociologie et l'histoire sociale des sciences ont toujours pour métaphore centrale celle d'un moule donnant forme à la réalité —et en cela ils descendent toujours de Kant—, Fleck multiplie les termes qui rendent possible l'émergence dans la réalité empirique de capacités nouvelles de voir. Autrement dit, alors que pour les kantiens et néo-kantiens plus ou moins sociologisés, une catégorie préforme toujours un donné empirique informe, chez Fleck la catégorie fait apparaître des possibilités nouvelles dans les « faits ». C'est pourquoi, à ses yeux, le fait n'est jamais simple, indiscutable, élémentaire, atomique mais jamais non plus seulement construit par une théorie —ou un préjugé— qui le maîtriserait complètement. Le fait est pour lui ce qu'il y a de plus complexe, de plus instable, de plus nouveau, de plus riche, de plus collectif, ce qui prête le plus à discussion. En ce sens, il ne partage aucunement l'antiempirisme de la tradition sociologique. Seulement, il refuse que l'empirisme soit réduit à ce contact binaire entre un sujet individuel et un monde de sensations pures, comme dans la fantasmagorie inventée par Locke et ses descendants. Il explore bien une voie, tout à fait neuve, qui a pour intention de renouveler l'empirisme et sa tradition, et pour laquelle le terme d'empirisme collectif ne me paraît pas inapproprié. Au lieu de parler d'expérimentation, il utilise, cette merveilleuse expression (dans la traduction française) de « gagner de l'expérience », comme si la communauté savante s'assurait peu à peu dans son « expérience collective » —un autre de ses termes— des propriétés discutées des faits.

Toute la difficulté d'interpréter et de comprendre ce livre baleine blanche se trouve dans la phrase suivante qui peut basculer du relativisme le plus extrême (« on ne peut ni la reproduire ni la légitimer ») à la plus assurée des certitudes

(le fait est bien « indubitable ») : « Si nous résumons la théorie de la reconnaissance de la relation entre la réaction de Wassermann et la syphilis, alors nous devons affirmer ce qui suit: la découverte —ou l'invention— de la réaction de Wassermann s'accomplit dans un processus historique unique qu'on ne peut ni reproduire expérimentalement, ni légitimer logiquement. Des motifs à la fois sociaux et psychologiques et une sorte d'expérience collective ont façonné la réaction —parmi de nombreuses erreurs. La relation que la réaction de Wassermann entretient avec la syphilis —un fait indubitable— est de ce point de vue un événement de l'histoire de la pensée » p. 169-170. Voilà ce qui échappe toujours aux explications sociales comme à leurs sœurs ennemies les explications rationalistes : au lieu d'apparaître comme un simple donné, le fait devient un « événement de pensée »

On voit combien l'assimilation du collectif de pensée à la notion de paradigme serait malencontreuse. Kuhn, s'il a bien lu Fleck, en a laissé tomber tout l'intérêt, pour ne retenir du paradigme que ce « qu'on ne peut penser autrement » (p.71). Tout se passe comme si le physicien n'avait pas pu, su ou voulu comprendre le physiologiste. Rien dans la succession des paradigmes, des anomalies, puis des révolutions, ne correspond à la complexité du scénario imaginé par Fleck pour rendre compte de l'innovation en science —Fleck parle d'ailleurs seulement de « mutation » (p.53). Kuhn a, si l'on peut dire, rationally et profondément désocialisé ce que Fleck avait inventé. Passer du style collectif au paradigme c'est vider l'événement de pensée de toutes ces interactions, en faire une banale *épistème* à la manière de Foucault. Avec Kuhn, on en revient à Kant et à Durkheim. Avec Fleck, on allait tout à fait ailleurs. Aux lecteurs français, de rendre rétrospectivement ce livre précurseur d'un mouvement un peu plus intéressant que la seule étude du contexte social des sciences. C'est de *pensée* qu'il est question, qu'il a toujours été question : mais de *Denk kollektiv*.